

LA CHRONIQUE  
de Roger Caillois

le C

# POÉSIE

des journaux intimes

**I**l vient de paraître un maître livre où se révèle d'un coup un vigoureux esprit et un écrivain admirable. Je veux parler du *Complexe de César*, de M. Jean Dutourd (1). Les Lettres contemporaines, me semble-t-il, comptent peu d'intelligences aussi perspicaces et aussi indépendantes, peu d'écrivains qui sachent s'exprimer avec cette franchise et cette fermeté. Certes, ces qualités sont facilitées à l'auteur par ses défauts mêmes. Il n'est ni modeste ni libéral : c'est parfois d'un grand secours. Il méprise constamment, tant il est assuré de son génie. Egalement doué pour la politique et pour plusieurs arts, il s'est limité pourtant à la littérature : « *Lorsqu'on n'est pas assuré d'être le premier, il ne faut pas s'obstiner... La gloire d'un Gauguin ou d'un Pissarro que j'aurais atteinte aisément n'était point d'une qualité assez haute.* » Au reste, il ne cache nullement qu'il est persuadé de son excellence. Pourtant, il ne manifeste pas encore cet excès de dédain qui rend indulgent aux faiblesses d'autrui. Rares sont les pages où il ne blâme pas, et à plusieurs reprises, la sottise ou l'aveuglement de ceux qu'il nomme avec une persévérance un peu lassante « les imbéciles ». On sent qu'il se félicite sans cesse de ne pas appartenir à leur troupeau, mais on le plaint de s'occuper d'eux de façon si continue et si attentive. Il leur fait trop d'honneur et l'on finit presque par tenir pour suspect qu'il soit si pressé à se distinguer ainsi, à chaque occasion, des infortunés qu'il accable. Plus d'indifférence convaincrait mieux de sa supériorité.

Journal 194

Nouvelles 27  
attaques

de  
Roger Caillois

dans

Spectateur

de

13 août 46

Je doute d'ailleurs qu'il affirme celle-ci avec tant de superbe, uniquement par l'effet d'un insolent orgueil et, pour ainsi dire, naïvement. Il fait trop profession d'admirer et de suivre Stendhal pour qu'on ne soupçonne pas qu'il le proclame à dessein, un peu dans l'espérance qu'on l'en croira sur parole. Un tel calcul, du moins, ne jurerait ni avec les principes qu'il confesse ni avec l'idée qu'il se forme des vulgaires humains. Et la manœuvre a très bien réussi à son maître.

L'ouvrage est divisé en courts chapitres, denses, incisifs, personnels par la pensée et par l'expression qui, l'une et l'autre, s'imposent sur-le-champ, tant elles apparaissent nettes et fortes. Ces chapitres traitent de toute sorte de thèmes moraux ou esthétiques; le premier est intitulé *de la paresse*, le dernier, *de la gloire*. Il y en a une trentaine; l'ensemble tient du recueil d'essais et du journal intime. L'auteur raconte d'abord son évolution intellectuelle; puis, dans une seconde série de propos, expose ses idées sur tel ou tel sujet qui le retient particulièrement. L'œuvre entière est concertée et progressive.

A mon sens, elle laisse notamment prévoir une salutaire reprise de soi dans un genre d'écrits où le laisser-aller était lentement devenu la règle. Un auteur prétendait donner de lui-même une image fidèle, il entreprenait de se peindre au jour le jour sans rien dissimuler d'insignifiant ni de honteux, dédaignant surtout le moindre apprêt. Il me paraît que, plus que l'art, la vanité et la paresse trouvent ici leur compte. C'est pourquoi, j'attaquai non sans rudesse, à ce propos, le *Journal* de Gide, déplorable exemple donné aux écrivains et malheureuse origine d'une descendance abondante et funeste... (sans parler de la résurrection du *Journal* de Pepys, beau cadeau à faire au siècle !)

Un chapitre du *Complexe de César* porte précisément sur le journal intime. M. Dutourd n'y est pas tendre non plus pour celui de Gide: « *Quel malheur que Gide publie son journal!*... *Un journal intime que son auteur fait imprimer de son vivant perd beaucoup. Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle intime. La véritable intimité est celle qu'on force, non celle qui s'étale.* » Gide aurait dû, selon lui, « sacrifier la biographie », mais il a préféré jouir des conséquences de son indiscretion. Grande faiblesse, conclut l'auteur: « *Mieux vaut attendre la mort, si cette ordalie seule, dépouille du respect humain.* » Je ne suis pas sûr qu'il s'agisse ici de respect humain, mais j'entends assez, je crois, le conseil tardif ou plutôt le regret; il fallait renoncer à un plaisir passager, où seul l'amour-propre se trouve flatté, pour se ménager plus tard plus de crédit. Toujours Esail et le droit d'absence échangé contre un plat de lentilles...

Le redressement est sensible.

(1) Robert Laffont, éditeur.

Je sais qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, mais enfin il faut qu'une hirondelle arrive la première. Au reste, nous étions parvenus au bas de la pente. L'esprit de surenchère et d'exhibition qui préside aux journaux intimes meurt de ses propres outrances. Quand jadis un auteur désirait parler de soi, qu'il fût saint Augustin ou Montaigne, Retz ou Saint-Simon, ou bien il composait une œuvre cohérente et suivie, ou bien il laissait à ses héritiers le soin de la rendre publique (l'impudique Baudelaire et le farouche Verlaine connurent tous deux cette pudeur), ou bien il avait à cœur de renseigner la postérité moins sur lui-même que sur les grands personnages qu'il avait approchés ou les grands événements où il avait été mêlé. Et la plupart se croyaient obligés de réunir au moins deux de ces trois conditions.

Que les temps sont changés ! C'est maintenant le contraire qu'on recherche, c'est - à - dire d'abord un ouvrage discontinu, éparpillé à l'extrême, dont la journée soit l'unité (sinon l'heure ou l'instant), qui se montre, et avec orgueil, daté, coupé, morcelé, comme l'éphéméride, dont il procède. On le publie en hâte, et c'est peu pour le produire, qu'on n'attende pas d'être mort : on n'attend pas d'avoir vécu. Enfin on se garde d'y rien confier, rien de réfléchi ni de médité, on ne songe pas à tirer des maximes générales d'une expérience particulière. On note avec prédilection et comme en style télégraphique une multitude de brèves indications où presque rien n'est superposable ou transmissible; et c'est la sensation fugitive ou inédite, l'idée confuse ou brillante dont on ne sait rien tirer, chaque détail fortuit auquel on attribue de la valeur, sous prétexte qu'il fut, comme on dit, vécu, car on en est au point de réduire la valeur à la vie, chaque détail misérable qu'on estime humain parce qu'il est médiocre ou bas, car il paraît que médiocrité et bassesse sont garanties d'authenticité, et, qu'un homme est vrai seulement quand il est bizarre, singulier ou incertain. Chaque fois qu'un être se hausse, on y perçoit la conséquence d'un préjugé ou de quelque autre servitude. Tel est l'enseignement de nos prophètes qui s'attachent aussitôt à l'en débarrasser afin, sans doute, qu'il redevenue faible et vulgaire, c'est-à-dire, suivant leur doctrine, sincère et libre. Ils triomphent de réussir aisément. Ils ne comprennent pas que c'est l'inverse le difficile.

Voilà à quoi servent les journaux intimes, toujours plus parcellaires, plus prématurés et plus indiscrets. Ils témoignent chaque fois de plus de complaisance et de moins d'efforts. A ce point, leur rôle n'est guère que de dégrader un peu plus l'art et la moralité. Comme à certaines espèces maudites d'animaux ou de plantes qu'on voit soudain dépérir par suite de quelque influence pernicieuse, il arrive aux plus nobles entreprises de l'homme de dégénérer et de se corrompre. Mais son énergie peut restaurer ce qu'avait compromis sa défaillance.